

### Mort De Rire

Maman est morte il y a huit ans. Je me trompais en croyant que j'allais toujours pouvoir vivre sur son héritage. Faut dire que je ne menais pas une vie chère. Un ou deux repas par jour, l'abonnement à l'holotélé, le supranet illimité à portée lunaire et un massage robotique tous les samedis. Je ne sortais jamais, ça m'évitait le danger.

Mais mon compte en banque s'est vite siphonné, Maman n'était finalement pas si riche. J'ai dû alors me trouver un boulot. Et trouver un job, quel qu'il soit, c'était entrer dans la vie sociale. Avec tous les risques que ça comporte.

J'ai donc postulé il y a deux mois pour un poste de gérant technographique à assistance supraphérique. L'entretien s'est presque bien passé. J'avais les capacités requises et je faisais bonne impression. Le problème fut que le mec était un vrai rigolo. Il cartonnait à deux blagues par minutes et j'avais du mal à suivre. Je me suis lancé dans un faux fou rire pour noyer le poisson. Quand il a commencé à parler de la maladie de sa fille, je croyais que c'était encore une blague et j'ai continué de rigoler. Il a tiré une vraie sale tête et j'ai compris ma foutue bourde. Heureusement, il a retrouvé le sourire quelques minutes après. Et de toute façon, l'on savait tous deux que ce n'était pas moi le fautif. Avec Le Nouveau Régime, celui qui rigole trop n'est jamais en tort.

J'ai obtenu le job.

Comme je l'espérais, je bossais toute la journée seul avec un holordinateur à quatre dimensions. Cette machine n'était, contrairement à ce qu'on voulait croire au XXIème siècle, doté d'aucun sens de l'humour. C'était donc mon seul ami, ma seule solution de survie dans ce monde de clowns.

Mon bureau n'était qu'un petit espace dans une grande salle à auto-connexion sphérique. Il y avait donc quelques collègues qui passaient par là et qui m'apostrophaient. Je répondais à leurs blagues par un rire discret et je me retournais vers mon travail. J'avais donc acquis la réputation d'un bon bossueur. Et ça, au moins, ce n'était pas interdit par la Loi.

A la fin de la journée, je fonçais vers la sortie, prenais le métro aérien et rentrais chez moi le plus vite possible pour ne rencontrer personne.

J'avais tenu le coup comme ça pendant deux mois. Jusqu'à cette fin de journée où...

\*

- Hey attend !

Le type me prit l'épaule, impossible de faire comme si je n'avais rien entendu. Je me retournai, pétrifié. C'était un collègue qui m'abordait avec un grand sourire. Trois autres l'accompagnaient. Ils bossaient à la direction des études cybernanologiques, juste derrière mon bureau.

- Salut ! Moi c'est Raymond, et voilà Pierre, Albert et Michel-Gérard.

- Bonjour, je m'appelle Victor.

- Ça vient de qui ?

- Quoi ?

- Tous nos prénoms viennent d'humoristes célèbres de l'Ancien Siècle. Pas le tien ?

- Heu, si si. Il rappelle Victor Martin, un chouette type mort en 2014. Bien tordant.

- Connais pas, tant pis.

Le mensonge était énorme, mais il avait l'air de passer. Ils firent rond autour de moi. Je commençai à flipper.

- Reste un peu avec nous, Victor.

- Tu pars toujours trop vite du bureau, on te connaît à peine !

Je me sentis vite gêné et je bredouillai quelques excuses minables.

- Heu ouais, heu... En fait c'est que j'aime bien être chez moi, c'est tout.

- Pour sauter ta femme ?

- Non, je suis célibataire.

- Alors si tu pars si vite, c'est pour que ta main trouve ta trique !

Éclat de rire général à l'entente de cette pitoyable vanne. Moi, j'eus beaucoup de mal à feindre l'hilarité.

- Pourquoi tu ne viendrais pas prendre un café avec nous ?

- On te parle juste d'aller le boire, pas d'y plonger !

Nouvel éclat de rire. La situation devenait dramatique.

- Heu ouais mais j'ai du boulot, vous savez...

- Arrête, ne fais pas ton coincé. Viens de détendre. Tu bosses trop.

J'étais bien obligé d'accepter. Je sentais le danger venir clouer mon âme mais je ne voyais pas comment l'arrêter.

- Je vous suis.

\*

Le bar était vintage, mais agréable. La déco mélangeait l'esthétisme pop vieillotte des années 2050 avec un design futuriste s'inspirant des villes lunaires. Des blagues étaient écrites aux murs et le portrait du Grand Clown, notre président à vie depuis le début du Nouveau Régime, ornait les bouteilles de voskaltrier.

On s'installa à une table au fond, près du mur à néons. Je remarquai une caméra juste au-dessus de nous, ce qui aggrava mon angoisse.

La serveuse androïde vint chercher les consommations. Je commandai une asulfrite blanche. Raymond, à côté de moi, s'alluma une cigarette électrique.

- Alors Victor, d'où tu viens ?

Raconter ma vie ne me posait pas de problème, et j'espérais que l'on allait continuer sur cette voie assez longtemps, pour ensuite parler du boulot. Ces deux sujets éviteraient sûrement l'humour.

Mais très vite, Albert lâcha des blagues salaces. Tout le monde se marra et Michel-Gérard enchaîna avec des blagues sur l'actualité. La torture était atroce. Leur rire était franc alors que le mien touchait au ridicule. Je savais que je n'allais plus pouvoir tenir très

longtemps.

- Allez, à toi maintenant. Raconte nous une blague, Victor.

Et merde. Me voilà sur l'échafaud. Ce pourquoi j'avais lutté pendant tout ma vie venait de s'effondrer. Il n'était plus possible de fuir.

- Heu, non là je n'ai rien qui me vient. Vos blagues étaient terribles, je ne peux pas rivaliser.

- Fais-nous rire, même un tout petit peu.

Je suis à grosses gouttes. La caméra allait bientôt me repérer. Il fallait que je trouve une solution, vite.

- Ne stresse pas, on est bon public.

Mon cerveau handicapé fonctionnait à plein régime. Qu'est ce qui fait rire les gens ? QU'EST CE QUE L'HUMOUR ?

- Bon, c'est l'histoire d'un mec, il a un rendez-vous avec une fille...

J'avais planté la situation de départ. Je gardais espoir.

- Il arrive en retard, alors la fille n'est pas contente. Pourquoi t'es en retard ? elle lui dit.

J'étais sur le bon rail, il ne manquait plus qu'une chute. Une CHUTE. Tous m'écoutaient attentivement. La caméra était braquée sur moi. Je respirai un bon coup et crachai toutes mes tripes :

- Et le mec répond : Désolé, mais je croyais que tu serais en retard aussi.

Le silence s'abattit. Un ange d mort passa.

Personne n'esquissa l'once d'un sourire. J'avais échoué, je n'avais produit aucun humour.

Raymond me toucha la main.

- C'était sensé être drôle, franchement ?

Je fondis en larmes. C'est alors qu'une sirène éclata. Des aéronefs de police arrivèrent de partout. Les flics débarquèrent dans le bar. Ils m'attrapèrent, me mirent des menottes, une cagoule et ils m'embarquèrent. Tout ça en moins de cinq secondes.

J'étais fini.

\*

Je me réveillai avec un mal de crâne atroce. Mes poignets étaient en feu. J'étais dans une cellule sombre et froide. Le portrait du Grand Clown était gravé dans le mur.

- Bonjour Monsieur, vous vous sentez bien ?

Un homme me faisait face, assis sur un tabouret. Des smileys ornaient sa cravate.

- Pas trop, j'ai envie de gerber.

- Cela passera.

- Qui êtes-vous ?

- Mr. Joke, votre avocat.

- Enchanté.

- Je ne vous cache pas que vous êtes dans une situation critique. Vous risquez la peine capitale, mais je pense pouvoir réduire ça à 30 ans fermes.

L'idée de ces deux issues me souleva le cœur et je vomis sur mon oreiller. Mr. Joke ne se bougea pas d'un pouce pour m'aider.

- Reprenez-vous. Votre procès commence dans une demi-heure, nous avons peu de temps.

Je m'essuyai la bouche avec la manche.

- J'ai l'enregistrement de la caméra qui vous a détecté et a déclenché l'alarme. Vous y semblez clairement nerveux. On peut peut-être plaider la folie.

Je me rapprochai de lui et le regardai dans les yeux.

- Je ne suis pas fou.

Il se leva et s'énerva.

- Alors qu'est ce qui s'est passé ? Ce n'est pourtant pas compliqué de raconter une blague ! Tout le monde sait le faire !

- Tout le monde, sauf moi. Je n'ai aucun sens de l'humour.

Il manqua de s'étrangler à l'écoute de cette phrase.

- Ne vous moquez pas de moi !

- Je suis sérieux. Je suis né handicapé ! C'est ma fatalité !

Mr. Joke rangea son dossier et s'écarta de moi.

- Bien. Vous refusez de coopérer. Vous préférez me raconter des mensonges absurdes. Débrouillez-vous tout seul pour votre défense, mon garçon !

On lui ouvrit la porte et il partit en courant.

Le gardien me regarda et me sourit.

- Pas commode hein, l'avocat ?

- Ouais.

- Moi les avocats, je les préfère en légumes.

Il rit beaucoup à sa blague affreuse et ferma la porte et enclencha le verrou.

\*

C'était une petite salle d'audience. Deux policiers m'entouraient. Le juge me toisait du haut de son bureau. Le procureur était à sa droite. Tous regardaient l'hologramme où était diffusé l'enregistrement de la caméra.

Le procureur resserra sa cravate et prit la parole.

- Nous y voyons clairement, Monsieur le Juge, que l'accusé est pris en flagrant délit de NON-HUMOUR !

Ce crime est, comme chacun le sait, l'infraction la plus totale à la première Loi du Nouveau Régime.

Je n'ai rien à ajouter.

Le juge acquiesça.

- Monsieur Victor, vous assurez vous-même votre défense, n'est-ce pas ?

- Oui.

- Que plaidez-vous ?

- Coupable.

- Bien, au moins vous êtes honnête. Mais cela ne vous sauvera pas, je le crains.  
Il croisa ses mains et me parla comme à un gamin.

- Pouvez-vous, s'il vous plaît, me réciter la première Loi ?  
Je séchai mes larmes et récitai par coeur cette phrase apprise dès la maternelle.

- Tout homme doit, à tout moment de sa vie et quelles que soient les circonstances, faire preuve d'un humour absolu.

- Vous savez bien répéter dis donc, comme un vrai perroquet de faux mickey !  
Le procureur et les flics rirent beaucoup à cette rime démentielle. Moi, je gardais la bouche fermée. Je n'avais plus à me cacher.

- Qu'avez-vous à dire pour votre défense, Victor ?

- Pas grand-chose, Monsieur le Juge. Si ce n'est que...  
Je réfléchis à mon discours et me lançai :

- Si n'est que c'est absolument inhumain de condamner un homme handicapé. J'ai eu une courte vie, et à vrai dire, je me réjouis de la quitter car ce monde ne vaut pas mieux que l'Enfer. J'ai vécu chaque seconde de mon existence dans la peur et le mensonge. Je n'ai jamais compris ce qu'était l'humour, je n'ai jamais ri, jamais ! C'est mon simple défaut, comme certains naissent daltoniens ou sourds. Vous savez, Monsieur le Juge. Nous sommes en dictature, cette société est infiniment totalitaire car elle m'a opprimé toute ma vie, moi, un homme droit et juste qui aspirait à la liberté. J'ai souvent rêvé au monde d'avant, quand les hommes sans humour pouvaient vivre librement. C'était un monde idéal, je ne comprends pas pourquoi nous l'avons quitté.

Le procureur avait lâché son sourire et le juge me fusillait du regard.

- Vous rêvez du monde d'avant, vous dites ? Vous pensez que les hommes étaient plus heureux avant le Nouveau Régime ? C'EST CA QUE VOUS CROYEZ ?

- Oui Monsieur le Juge, j'en suis convaincu.

- Bien, je vous donc faire un petit rappel historique.  
Au XVIème siècle, vous mouriez si vous ne croyiez pas en la Vierge Marie. Au XVIIIème, on vous coupait la tête si vous aviez aimé le Roi. En 1914, des centaines de milliers de jeunes gens furent réduits en bouillie car ils avaient le malheur d'être né d'un côté ou l'autre de la frontière. En 1939, huit millions moururent car ils étaient Juifs. En 1994, on vous découpait à la machette si vous apparteniez à la mauvaise part du Rwanda. En 2002, on vous coupait les testicules à Guantanamo si vous étiez islamiste.

Maintenant, Monsieur Victor, citez-moi une seule guerre, une seule tuerie, une seule atrocité commise par l'Homme depuis l'installation du Nouveau Régime. Je vous écoute.

Je baissais la tête. La réponse était évidente.

- Il n'y en a pas, Monsieur le Juge.

- Et pour cause ! Nous vivions dans un monde de PAIX. Nous ne connaissons plus les mots "crime", "viol" ou "peur". Toutes ces maladies de l'Ancien Monde ont disparu. Le Grand Clown a eu raison: en obligeant chacun de nous à rire et à faire rire, toute la haine a fui la société. NOUS IGNORIONS LE MAL., NOUS SOMMES HEUREUX.  
Pouvez-vous contredire cela ?

- Non.

Au-delà de mes larmes et ma souffrance, j'entendis la sentence.

- La première Loi constituant le garant de la paix et du bonheur des hommes, son infraction est considérée comme un crime contre l'humanité. L'accusé ici présent est donc condamné à mort.  
Il marqua un arrêt, hésitant à dire la suite.

- Néanmoins, s'il parvient à rire ou à faire rire d'ici le mois prochain, date de son exécution, la sentence sera annulée.  
Cette dernière phrase me fit renaître l'espoir. Il me restait un ultimatum.

- Merci Monsieur le Juge ! Merci ! Je parviendrais à découvrir l'humour, je vous le promets !

- Bonne chance mon garçon. Les voies de l'humour sont impénétrables.

\*

Trente jours étaient passés. J'avais cru naïvement à un échappatoire, mais j'ai encore échoué. J'étais d'un naturel intelligent, j'ai fait des grandes études, je suis très fort en déduction logique. Mais l'humour m'a toujours échappé. Pourquoi ? Bon Dieu, pourquoi ? J'ai examiné le portrait du Grand Clown au mur, qu'avait-il de drôle ? Où est le drôle dans l'histoire du fou qui repeint son plafond et qui doit se tenir à son pinceau parce qu'on lui enlève l'échelle ?

Le gardien vint me voir. Il voulait me reconforter.

- Demain, tu vas mourir, Victor.

- Merci de me remonter le moral.

- Je t'ai trouvé un livre. Je ne te l'apporte que maintenant car j'ai eu beaucoup de mal à me le procurer. Il est très vieux, les pages ne se tournent même pas automatiquement ! Lis-le, il t'aidera peut-être à comprendre l'humour avant demain.

La couverture annonçait : Henri Bergson : Le RIRE.

- Merci.

Il sortit et me laissa seul.

Je le lis pendant toute la nuit. C'était un livre profondément ennuyeux qui expliquait que l'humour était une punition des gens contre les marginaux. J'étais un marginal. Exclu car pas drôle. Ce livre ne m'apprit rien de plus.

Et je plongeai dans un profond et dernier sommeil.

\*

On me donna des claques, on m'ouvrit les paupières et l'on y jeta une lumière blanche.

- Réveille-toi ! Allez ! Tu dois être conscient pour ton exécution.

Ce dernier mot me glaça le sang et me réveilla d'un coup. Mes poignets et mes chevilles étaient liés. J'avais un truc lourd sur la tête. Je compris alors où j'étais, je me débattis et pleurai.

- Ne t'énerve pas, cela ne sert à rien. Le courant n'est même pas encore branché.

- Noon, pitié, noon...

- Tu es sur une chaise électrique d'exception. Modèle Texan, 1971. Une antiquité qui n'a jamais failli à son devoir. Tu vas mourir sur une pièce de musée, c'est un honneur.

Le gardien me resserra les liens. Il me mit ensuite la main sur l'épaule.

- Je vais bientôt faire le geste qui va indiquer à l'électricien, dans la cabine derrière toi, d'enclencher la procédure. T'as un dernier truc à dire ?

- ...

-Je suis désolé que ça se soit passé comme ça. T'étais un prisonnier sympa.

Le gardien agita la main. L'électricien poussa le bouton "MARCHE".

Lorsque les premières décharges arrivèrent à mon cerveau, la douleur fut absolue. Mais l'électricité enclencha une connexion. Ce fut le réveil de neurones et synapses oubliées. Une partie de mon cerveau trouva son énergie et fonctionna pour la première. Une idée claire arriva alors à mon esprit. Je parvins à prononcer ces quelques mots, entre deux cris :

- En effet, je crois que le courant aurait pu passer entre nous.

Le gardien fut choqué. Il comprit le jeu de mots au bout de quelques secondes et éclata de rire. J'avais percé le secret, j'étais devenu drôle ! Mais l'électricien, n'ayant rien vu de la scène, enclencha la phase 2 et les décharges se firent deux fois plus violentes. Mon cerveau grilla et mon coeur explosa.

J'étais mort en innocent.